

Fauquin Coulibaly

Le pays de mon
père

Roman

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Fauquin Coulibaly, 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

CHAPITRE 1

Nous arrivions à destination. Le voyage n'avait pas été très long vu qu'il n'y avait pas eu d'escale. En même temps, sur une distance aussi courte ce n'était pas très étonnant. De Marseille à Alger le temps de vol était d'environ une heure trente. Et comme je m'étais assoupi un peu après le décollage, j'avais l'impression de n'avoir voyagé que cinq minutes.

Dans quelques instants, je serais dans ce que j'appelais jusqu'alors le pays de mon père. Qu'il repose en paix. S'il avait été là, je suis certain qu'il aurait été plus qu'ému. De son vivant, je n'avais jamais voulu me rendre sur la terre de mes ancêtres. Je considérais cela comme une régression bien que je n'aie aucun mal à me revendiquer algérien. Pourtant ce pays ne m'attirait pas plus que ça. J'étais né en France et j'y avais vécu toute ma vie. L'Algérie, c'était un monde lointain pour moi. Le vieux m'en parlait souvent, avait tout fait pour que je m'y intéresse. Il m'avait même plusieurs fois proposé d'y aller en vacances mais je n'avais jamais voulu. Maintenant qu'il était parti, je ressentais le besoin de me rapprocher de ce qui aurait dû être mon pays. J'étais vraiment content d'y venir, d'autant que ma vie était sur une voie de garage en France. Je ressentais le besoin de me reconstruire et d'oublier cette période noire de mon existence. Et pour ça, quoi de mieux que partir à la découverte de mes racines ?

Passée l'euphorie de la découverte, je sentais le doute m'envahir à mesure que se rapprochait Alger. Avais-je vraiment fait le bon choix ? Il était risqué de venir en Algérie par ces temps-là. Le pays était en pleine guerre civile d'après ce qu'on m'avait dit. Pourtant, mes cousins joints au téléphone m'avaient assuré que tout allait bien depuis les dernières élections présidentielles. Je savais pourtant que le pays était économiquement exsangue et que les poches de résistances islamistes subsistaient. Vu de l'extérieur, ce pays figurait parmi les endroits les plus dangereux de la planète. Normal, vu que les islamistes s'étaient illustrés par des attentats et de nombreux massacres. On m'avait parlé d'occidentaux enlevés et égorgés, de civils tués et de bien d'autres horreurs. Pourquoi tout ce sang versé ? Je n'en avais aucune idée. Je dois avouer que je ne m'étais pas spécialement intéressé à l'histoire de l'Algérie. Je n'en connaissais que ce que les médias français en disait. Je ne savais donc pas qui étaient les protagonistes et encore moins les raisons profondes du conflit. J'étais surtout gavé de récits sur la guerre d'indépendance que l'oncle Rachid, un ancien combattant de l'ALN¹, m'avait racontés. Il y avait pris part et y avait même perdu un œil. Un sacrifice qu'il ne manquait aucune occasion de rappeler chaque fois que je lui rendais visite. Il avait pourtant migré en France dans les années 80 et n'était plus reparti. Je me demandais toujours pourquoi il restait en France, un pays qu'il disait exécrer, alors que l'Algérie était selon

¹ Armée de libération nationale

lui le plus bel endroit du monde. Bref, je ne savais pas grand-chose de mon pays d'origine. J'espérais ne pas m'être trompé en y venant. De toute façon, vu que je comptais y séjourner plusieurs mois, j'aurais le temps de le découvrir et de connaître les membres de ma famille restés au bled.

L'atterrissage s'était bien déroulé. Je me sentais un peu stressé au moment de quitter mon siège. Techniquement, je ne connaissais personne ici. Ok, j'étais attendu par mes cousins dans le hall de l'aérogare, mais je ne les avais jamais vus. On ne se connaissait que via le téléphone. Avant de me décider à venir, on s'était beaucoup parlé. C'est Kader, un autre cousin de qui j'étais très proche qui avait plus ou moins joué les intermédiaires. Il était mon aîné de quelques années et m'avait vu grandir. Je le considérais comme un grand-frère. Il avait essayé tant bien que mal de m'éloigner des pièges de la rue dans mes jeunes années. Je ne l'écoutais pourtant pas. Je le trouvais hypocrite surtout que lui avait une sacrée réputation dans notre banlieue. Kader était en effet un des parrains du quartier, un vrai dur à qui il valait mieux ne pas se frotter. Ceux qui avaient essayé en avaient eu pour leur compte. À l'époque, il régétait le trafic de stupéfiants dans notre cité. Tout le monde le respectait et le craignait. Malheureusement, il avait fini par se faire serrer par les keufs et avait été condamné à quelques années de prison. J'étais encore adolescent à cette époque et plutôt que d'en prendre de la graine, j'avais entrepris de marcher sur ses traces. Je voulais être

comme lui, même s'il me le déconseillait. À sa sortie de taule il y a trois ans, il avait été dans la foulée expulsé de France et envoyé en Algérie. J'ignorais que Kader n'avait pas la nationalité française bien qu'il y ait grandi (il était arrivé en France quand il avait six ans). Exilé de fait à Alger, il avait repris contact avec la famille du bled et s'était même rangé. On communiquait assez régulièrement au téléphone lui et moi. C'est ainsi que j'avais fait la connaissance de Tahar et Morad, mes cousins algériens. Kader n'était finalement pas resté longtemps en Algérie. Il était parti à l'aventure en Afrique de l'ouest, dans la ceinture des capitales balnéaires de la zone. Actuellement, il travaillait comme vendeur pour un commerçant libanais ou syrien à Abidjan. Malgré son départ, j'avais continué à prendre des nouvelles de mes cousins algérois. Lorsque j'ai envisagé quitter la France, les conseils de Kader ont été précieux. C'est lui qui m'a encouragé à aller à Alger alors que je comptais initialement le rejoindre à Abidjan.

En descendant de l'avion, je fus frappé par le fort soleil. Excepté les rares fois où j'étais allé en vacances, je ne l'avais jamais connu aussi vif, aussi mordant. Le ciel était lui aussi différent. Il n'avait rien du gris merdique auquel j'étais habitué. Il était bleu, presque azuré avec de beaux nuages touffus et immaculés. J'eus l'impression de respirer, comme si la nature me souriait. Si au quartier je me sentais écrasé par ce ciel aussi gris que nos esprits, ici au contraire je me sentais joyeux, subjugué par cette voûte ensoleillée. Pour le

reste, je ne fus pas particulièrement impressionné par l'aérogare. Elle faisait pâle figure comparée à celles de France. Mais bon rien d'étonnant, l'Algérie est tout de même un pays en voie de développement... Le temps de passer les contrôles douaniers (c'est tout de même assez étrange d'avoir un passeport étranger dans un pays censé être le mien) et de récupérer mes bagages et j'étais dans le hall de l'aérogare. Je n'eus pas à chercher très longtemps Morad et Tahar. On avait eu à échanger nos photos par courrier il y a quelques mois. Ils me reconnurent sans peine et se dirigèrent vers moi pour une franche accolade. Le temps que je réalise que c'était bien eux, je sentis le sol se dérober sous mes pieds et les bras forts de Morad m'enlacer. Il était beaucoup plus costaud que je ne l'imaginais. Pas comme Tahar, son cadet qui était lui galbé comme une allumette. Une fois libéré de l'étreinte du plus grand, je rendis la pareille au second. Ces retrouvailles avec ce pan de famille inconnu furent marquées par de grands éclats de rire, des paroles en arabe que je ne compris pas et des phrases dites dans un français à l'accent à couper au couteau. Je fus immédiatement rassuré par cet accueil chaleureux. Pile ce qu'il fallait pour lever mes inhibitions et me faire me sentir chez moi. Ils m'aiderent à porter mes affaires et me conduisirent à l'extérieur. Nous empruntâmes un taxi qui nous conduisit chez eux.

Dans le véhicule, la conversation allait bon train. Vu que je parlais très mal l'arabe, c'est dans la langue de Molière que se déroulèrent nos échanges. Ils ne

cessaient de me questionner sur la famille et mon voyage. Je répondais spontanément sans filtre, heureux de l'attention qu'on me portait. Sans crier gare, Tahar changea de sujet.

- Tu es drôlement bien habillé le cousin...

Je ne pus m'empêcher de sourire au compliment. Mes vêtements de marque avaient dû l'impressionner. Ce n'était pourtant que du streetwear tout ce qu'il y avait de plus basique, comme on en voyait partout dans les banlieues franciliennes.

- Ce n'est rien ça, ai-je répliqué, tout le monde s'habille comme ça au quartier.

- Sérieux ?

- Comme je te dis.

- Avec le T-shirt que tu as, je suis le roi de la casbah ici. Et tu me dis que tu es pauvre ? Vous avez de la chance vous qui vivez de l'autre côté.

« De la chance ». Ça se voyait qu'il ne savait rien de la France. Clair que la façade extérieure de ce pays a tout pour séduire mais pour nous qui y survivions la réalité était toute autre. Pouvait-on parler de chance quand noirs et arabes sont parqués dans des cités merdiques, subissent le délit de faciès au quotidien et sont victimes de discriminations à l'embauche ? Savait-il qu'être Beur en France revenait à être le bouc émissaire de service ? Celui qui a le profil du coupable idéal, qui ne fait pas couleur locale, qui est volontiers associé à l'image de la petite frappe ou du terroriste ? Je ne pense pas que mon cher cousin ai déjà eu la sensation d'être détesté sans raison, regardé à la

dérobée, surveillé dans le moindre magasin où il mettait les pieds. Il ne faut pas croire que tout va bien pour nous parce que nous avons des fringues sympas, des téléphones mobiles et un confort relatif.

- Tu sais Tahar, ce n'est pas non plus le paradis là-bas.

- Peut-être cousin mais je sais en tout cas où se trouve l'enfer. C'est ici, dans ce pays où tout va mal. N'est-ce pas Morad (ce dernier acquiesça de la tête) ? Même si tu trouves que la France c'est pas génial, ce ne peut être pire qu'ici.

- Je ne vais pas te mentir cousin, intervint Morad, la majeure partie des jeunes ici rêvent de s'expatrier, de tenter leur chance en occident ou en Amérique. À cause de la guerre civile c'est très dur de s'en sortir ici. On sait très bien qu'ici on n'aura jamais rien, pas avec ce qui se passe dans le pays en tout cas. Nous aussi nous voulons notre part de bonheur. Personne n'a envie de souffrir sans cesse.

Je ne répondis pas. Je me contentai de regarder dehors, histoire de prendre mes repères. L'architecture de la ville n'avait rien d'extraordinaire à mon sens. Le quartier des affaires n'était en rien comparable à La Défense et les secteurs populaires que nous avons eu à traverser étaient exactement comme ceux qu'on voyait dans les films documentaires sur le Maghreb. Les rues grouillaient de monde. Au vu de toute cette agitation, on ne se serait pas cru dans un pays économiquement sinistré. Partout des gens en djellabas, en costumes, en bras de chemise ou tenues d'ouvrier. Il y avait aussi pas

mal de femmes voilées mais ce qui m'a le plus frappé c'était le nombre élevé de gamins pauvrement vêtus dans les rues. J'ai logiquement demandé à mes cousins pourquoi il y en avait autant.

- Ce sont les enfants des rues, m'expliqua Tahar, la plupart sont orphelins. Beaucoup ont perdu leurs parents durant la guerre et sont livrés à eux-mêmes. Parfois des islamistes leur donnent à manger pour pouvoir les enrôler dans le futur.

Je n'étais pas d'un naturel compatissant mais je me suis senti peiné par le sort peu enviable de ces gosses. De plus selon Morad, il n'y avait pas vraiment de structures compétentes pour les prendre en charge. Du fait du conflit, les services sociaux étaient inefficaces ou inexistantes. Pas marrant. Pour le reste, j'ai trouvé que les gens dans la rue étaient plutôt souriants. Ils respiraient la joie de vivre et ne semblaient pas malheureux. Rien à voir avec là d'où je venais. Dans ma banlieue, chacun était dans sa bulle et était perpétuellement sur la défensive. Il était de bon ton d'être agressif voire malpoli. C'était le propre de la région parisienne mais pour avoir séjourné à Lyon ou Marseille, j'ai pu constater que ce trait de comportement se retrouvait dans ces villes aussi. De là à conclure que la France est un pays de fous...

Mes cousins vivaient avec leur père dans le quartier qu'on appelait Belcourt du temps des colons (ils m'avaient dit un autre nom, Belouizdad, mais celui-ci était plus facile à retenir pour moi). Ils occupaient un appartement rustique dans un immeuble vétuste,

probablement construit à l'époque coloniale. Heureusement, il était assez spacieux pour que nous n'ayons pas à nous marcher sur les pieds. Les deux frères y habitaient avec mon oncle Hacène et Djameliah, l'épouse de Morad qui faisait office de cuisinière et de femme de ménage. C'est d'ailleurs elle qui vint nous ouvrir la porte. Malgré sa jeunesse, elle me faisait un peu penser à ma mère par sa mise vestimentaire. Un pur cliché de femme maghrébine : tunique à manches longues ne laissant voir que ses mains, voile cerclant sa tête qui mettait en valeur son beau visage, pantoufles... Je lui tendis spontanément la main après avoir franchi la porte d'entrée. Elle se contenta de sourire, de me dire un bonjour oral appuyé avant d'emporter mes bagages vers la chambre d'amis, celle que j'étais censé occuper. Son mari s'excusa immédiatement. Djameliah était issue d'un milieu très religieux où on lui avait enseigné qu'un homme et une femme ne devaient pas se serrer la main. J'ai trouvé ça totalement débile et je n'ai pas manqué de le faire savoir.

- Moi aussi je trouve ça con, me glissa Tahar à voix basse, mais on n'a rien pu faire pour qu'elle change.

Je n'ai pas insisté. C'était à moi de m'adapter, après tout j'étais chez eux... L'oncle Hacène était venu me faire l'accolade dès l'entrée. Il me fit plein de bénédictions dans ce que je pensais être de l'Arabe et m'invita à prendre place au salon. On me fit assoir dans un vieux fauteuil. Je ne pus m'empêcher de détailler la piaule du regard. Elle était meublée pauvrement avec

un mobilier qui datait des années 80. Pourtant, tout était parfaitement propre et bien tenu. La femme de Morad devait être une véritable fée du logis. Mon regard tomba sur le buffet sur lequel était posée une pile de journaux. Qui pouvait en lire autant ? C'est alors que la voix de Djameliah vint interrompre mon introspection. On dirait bien qu'elle se plaignait de quelque chose mais comme c'était en Arabe ultra-rapide, je ne compris pas. Morad se chargea de répliquer à ma place et elle se tut. Tous se mirent à me fixer d'un regard désapprobateur. Qu'avais-je bien pu faire pour me faire fusiller du regard par la maisonnée ?

- Tu as oublié d'enlever tes chaussures Abdel, asséna l'oncle Hacène.

Je regardai instinctivement mes pieds et me rendis compte que mes baskets avaient sali le tapis. Je m'excusai et m'empressai de les enlever. Ils me dirent que ce n'était rien. Honnêtement, je n'avais pas l'habitude de me déchausser en entrant dans une maison. Je ne le faisais pas chez mes parents, ce qui suscitait le plus souvent l'ire de ma mère ou de mes sœurs. Elles s'en plaignaient tout le temps mais je ne les écoutais jamais. J'ai toujours été le genre de mec qui n'en fait qu'à sa tête. Ce trait de caractère m'a d'ailleurs pas mal desservi. J'aurais pu éviter certaines embrouilles si je m'étais montré plus conciliant. Il faudrait que je me souvienne que le contexte n'était pas le même ici. Djameliah vint nettoyer le sol avant de s'éclipser dans la cuisine. J'attendis que ma belle-cousine ait quitté la pièce pour demander à son cher et

tendre depuis quand il était marié.

- Deux ans, me répondit-il.

Et il se mit à me narrer l'histoire de son mariage. Il l'avait fait jeune (Morad n'avait que vingt-cinq ans) pour éviter d'être en faute vis-à-vis des préceptes islamiques. Il était important pour lui de ne pas prêter le flanc à la fornication. Mouais ! J'ai toujours trouvé cette règle absurde et hypocrite. Pas de parties de jambes en l'air avant le mariage ? Pas grave, on sera nombreux en enfer. Bref, Djameliah était la seule femme qu'il ait connu et c'était réciproque.

Mon oncle a ensuite pris la parole pour me demander les nouvelles. Il fut ravi de savoir que la famille de l'autre côté se portait bien. Il me trouva courageux d'être revenu au bled pour les voir. Plein de jeunes issus de l'immigration ne le faisaient pas. Ils ne venaient au pays que lorsqu'ils y étaient contraints. Prendre l'initiative de rentrer en Algérie alors que j'avais le choix était un geste noble. Ce que mes interlocuteurs ignoraient c'est que je n'avais pas tant d'options que ça. Je m'étais créé pas mal d'ennuis dans mon quartier. J'avais donc dû le fuir pour éviter qu'on ne me fasse la peau. Depuis, j'étais devenu une espèce d'exilé. Je ne pouvais pas rentrer chez moi et j'avais passé les derniers mois à bourlinguer en province. L'Algérie, c'était mon Mexique. Une destination qui s'était imposé à moi pour des raisons de sécurité. Je fus tout de même touché par les propos de l'oncle Hacène.

- Tu dois être un peu fatigué. Tes cousins vont t'aider à défaire tes bagages et après tu pourras passer à table.

Je ne protestai pas. Je le remerciai pour son hospitalité et suivis Tahar qui me conduisit à ma chambre. Lui et moi avions le même âge et comme c'était avec lui que je discutais le plus souvent, je me sentais très proche de lui. Une fois la porte de la chambre fermée, il commença à répondre à mes questions concernant le mariage de Morad. Contrairement à son aîné, Tahar était nettement plus progressiste et ne partageait pas cette obsession pour la pratique religieuse. Il avait aussi beaucoup de recul sur la vie d'ici. Je lui ai confié que je trouvais surprenant que Morad n'ait pas déménagé après avoir épousé Djameliah.

- En vrai il n'a pas eu le choix, répondit-il. Il voulait bien quitter la maison mais il n'avait pas de boulot. Avec quoi aurait-il payé son loyer ? C'est ce qui l'a obligé à rester ici.

- Et maintenant, il travaille ?

- On peut dire ça. Il bosse comme serveur dans un des plus grands hôtels de la ville. Pourtant il est diplômé, il a un BTS mais il n'a jamais trouvé de boulot en rapport avec sa formation. Je suis dans le même cas que lui.

- Ah oui ?

- Si si cousin. J'ai fait la fac. J'ai eu une licence en sciences mais je n'ai pas eu l'ombre d'un travail qui correspond à mon diplôme.

- C'est naze !

- Je ne te le fais pas dire.

- Donc actuellement tu fais quoi ?

- Je tiens une petite boutique. Ce n'est pas ce dont je rêvais mais au moins je suis mon propre boss et ça me permet de m'en tirer pas trop mal. Tu faisais quoi en France ?

Apparemment Kader ne leur avait rien dit sur mon passé. Heureusement d'ailleurs. Je n'allais quand même pas leur avouer que j'étais un mix d'escroc, de voleur et de petit dealer. Je n'étais pas fier de ce que j'étais et c'est pour pouvoir repartir à zéro et oublier cette vie que j'avais choisi de quitter la France.

- J'étais intérimaire mec.

- Ah d'accord. Il paraît que beaucoup de jeunes beurs font ça là-bas.

- C'est vrai. C'est pas toujours la fête mais ça permet de s'en sortir un minimum. C'est dur d'espérer mieux quand on n'a qu'un BEP ou le brevet.

- Cool alors. Dans ce cas, tu pourras me filer un coup de main en boutique avant de te trouver un meilleur job.

- Pas de problème.

Je n'étais finalement pas si mal loti. Dans les jours qui suivirent, j'appris que mes cousins détestaient au plus haut point leurs boulots et nourrissaient une franche colère contre le système, les gouvernants et la classe politique algérienne. Quant à mon oncle, il avait de gros soucis de santé depuis quelques années, ce qui réduisait considérablement sa mobilité. C'est pour ça qu'il restait souvent dans sa chambre à lire son coran, son journal ou à fumer son narguilé. Les rares fois où lui et moi discussions, c'était quand il squattait le séjour.

Il aimait bien me parler du passé, tant familial que politique. Entendre ces histoires me soulait un peu mais je faisais tout de même l'effort de l'écouter. Sans doute parce que je voulais un peu mieux comprendre ce qui s'était passé dans ce pays.